

# La vérité (anthropologique) sur les extraterrestres

Paul Jorion

**P**OUR CERTAINS, l'événement le plus remarquable du récent millénaire fut l'écrasement d'une soucoupe volante à proximité de Roswell (Nouveau-Mexique, États-Unis) en juin ou juillet 1947. La constatation de l'accident par le fermier Sid West date des premiers jours de juillet, mais l'état de décomposition des cadavres découverts dans l'épave par d'autres témoins était suffisamment avancé pour que l'on puisse dater en réalité la catastrophe du mois de juin.

Comme le font très justement remarquer les auteurs de *UFO Crash at Roswell : The Genesis of a Modern Myth*, l'incident n'est mentionné dans aucune des grandes encyclopédies en langue anglaise : « Manifestement », écrivent Charles A. Ziegler et Benson Saler, « cette omission est due au fait que les moyens d'évaluation épistémologiques utilisés par les intellectuels en charge de tels relevés historiographiques appartenant au courant de pensée dominant, différent de ceux utilisés par les ovnistes et autres croyants à la matérialité de l'incident de Roswell » (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 154). Autrement dit, les maîtres à penser de l'opinion commune considèrent que l'événement n'a pas eu lieu. Pourtant les témoins ne manquent pas, disposés à coucher leurs observations sur le papier – voire à les confier aux bons soins d'un huissier. Alors, de deux choses l'une : ou bien ces personnes – généralement qualifiées dans la presse américaine de « citoyens responsables » – mentent, ou bien on nous cache quelque chose.

Deux ouvrages récents, l'un en anglais, celui que je viens de mentionner, l'autre en français, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, de Wiktor Stoczkowski, affirmant tous deux relever de la tradition anthropologique, se penchent sur cette question. La manière très différente dont ils abordent le sujet

---

À propos de Wiktor Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion, 1999, 474 p., et de Benson Saler, Charles A. Ziegler & Charles B. Moore, *UFO Crash at Roswell : The Genesis of a Modern Myth*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1997, 198 p.

gène cependant un dialogue implicite dont j'aimerais montrer qu'il éclaire la question au-delà de ce que leurs auteurs ont pu supposer. Chez Stoczkowski, la référence à l'ethnologie ou à l'anthropologie est en vérité extrêmement ténue : le sous-titre de l'ouvrage invoque bien l'« ethnologie d'une croyance moderne » tandis que la présentation en quatrième de couverture parle, elle, d'« anthropologie des savoirs », mais ceci mis à part, les connaissances propres à la discipline anthropologique ne sont pas mises à contribution dans l'ouvrage. Si l'auteur évoque l'ethnologie, c'est pour suivre le conseil de Lévi-Strauss qu'il conviendrait de s'interroger de manière générale sur la pensée « autre » : « L'expérience acquise hier au loin pourrait aujourd'hui être utile pour comprendre le proche, car les conduites et les idées de nos concitoyens sont parfois non moins insolites que celles des sauvages » (Stoczkowski 1999 : 17). Cette préoccupation rejoint celle que Gérard Simon avait si bien exprimée dans son *Kepler, Astronome astrologue* : « Pourquoi ne pas écrire sur Kepler, quand on va chercher si loin des documents sur les formes de pensée étrangères à l'Occident contemporain ? [...] Des documents comparables à ceux que l'on va récolter à grand-peine au bout du monde traînent inexploités sur tous les rayons de nos bibliothèques » (Simon 1979 : 8. Voir aussi mon commentaire de cet ouvrage ; Jorion 1980). Le genre choisi par Stoczkowski est celui que l'on qualifie généralement d'« histoire des idées », ou, de manière un peu condescendante, de « journalisme intelligent », pour souligner que l'inspiration est celle du « sens commun éclairé » plutôt que le style conceptuel d'une discipline en particulier.

L'autre ouvrage, *UFO Crash at Roswell : The Genesis of a Modern Myth*, relève de l'anthropologie de manière beaucoup plus directe : la problématique de Saler et Ziegler est pleinement celle de l'anthropologie sociale et culturelle et les représentants de ces disciplines sont abondamment cités, par exemple William Bascom, Alan Dundes, Clifford Geertz, Melford Spiro, Talal Asad, Jacques Lizot et Michel Perrin. Significatif également, le fait qu'un scientifique « dur », un météorologue, professeur de physique des phénomènes atmosphériques, Charles B. Moore, est l'auteur de l'un des chapitres et de deux appendices consacrés aux faits concrets généralement présentés comme à l'origine de la croyance à l'« incident » de Roswell.

Point commun entre les deux ouvrages : plutôt qu'une sociologie de ceux qui croient aux extraterrestres, leur objet est une étude de textes (le lecteur n'aura pas eu la naïveté de supposer qu'il aurait pu s'agir d'une anthropologie des visiteurs eux-mêmes). L'accent est mis sur deux thèmes distincts : d'une part, dans l'ouvrage français, ce que Stoczkowski appelle le « von Dänikenisme », c'est-à-dire une doctrine dont l'affirmation centrale est que des extraterrestres visitèrent la Terre durant la préhistoire et l'antiquité en vue d'éduquer les hommes ; d'autre part, dans l'ouvrage américain, les rencontres contemporaines avec des voyageurs célestes, soucieux essentiellement d'observer la race humaine. On pourrait donc les considérer comme l'étude de deux épisodes successifs et non contradictoires d'un même processus historique. Ici s'arrête l'analogie, car si Stoczkowski poursuit son investigation dans l'univers de la littérature, les auteurs américains se limitent au corpus que constituent six versions différentes du même récit (appelé par eux « mythe »), à savoir le compte rendu de l'impact

non pas d'un objet volant non identifié (OVNI) – ce qui impliquerait que l'on ignore de quoi il s'agissait –, mais d'une authentique soucoupe volante, près de la petite ville d'Arabela que l'histoire choisit d'ignorer au profit de l'agglomération plus distante de Roswell où le fermier Sid West fit sa déposition dans le bureau du shérif le 7 juillet 1947.

L'ouvrage de Stoczkowski ne traite donc que d'un aspect très restreint de la question ovniste, qualifié par l'auteur de « von Dänikenisme », du nom de l'auteur suisse Eric von Däniken, qui exposa sa doctrine dans une série d'ouvrages dont le plus connu est le premier, *Errinerungen an die Zukunft* (« Souvenirs du futur ») (1968), publié l'année suivante en français sous le titre *Présence des extraterrestres*, et en anglais sous celui de *Chariots of the Gods ?* (« Chariots des dieux ? ») ; l'absence totale de respect pour la volonté de l'auteur en matière de titre est en l'occurrence typique des habitudes en vigueur dans la littérature populaire<sup>1</sup>. Toutefois, Stoczkowski ne propose pas une définition synthétique de la pensée de l'écrivain, mais seulement, vers la fin du livre, une liste exhaustive de ses principales composantes : « ... une théologie panthéiste d'allure gnostique, la quête d'une secrète sagesse primordiale, des révélations transmises télépathiquement par des habitants d'autres planètes, la transmigration planétaire des âmes, les continents disparus, des monuments archéologiques laissés par des initiateurs extraterrestres, les interventions de Maîtres invisibles dans le cours de l'histoire régie par la Loi des Cycles Cosmiques, les catastrophes purificatrices qui parachèvent l'évolution de chaque éon, le Grand Œuvre<sup>2</sup> multimillénaire qui prépare l'avènement final de l'"homme véritable" » (Stoczkowski 1999 : 395). Il est clair que, caractérisé de cette manière, le von Dänikenisme ne mérite pas le nom de théorie et que son contenu apparemment hétéroclite justifie a posteriori la méthode d'approche « tous azimuts » utilisée par l'auteur : l'évocation d'un ensemble de thèmes appartenant, comme ceux dont la liste a été dressée plus haut, au corpus global de la culture humaine, principalement les Upanishad et la Gnose pour les temps reculés, les écrits des théosophes, la littérature fantastique et de science-fiction pour l'époque contemporaine.

Tout au début de son ouvrage, Stoczkowski envisage brièvement une démarche qui aurait été plus systématique que celle qu'il décide ensuite d'adopter : il se demande en effet si la croyance aux extraterrestres n'est pas un exemple du « retour de l'irrationnel ». Il lui suffit cependant de quelques phrases pour écarter cette hypothèse, essentiellement, dit-il, parce que la piste est peu féconde et que son exploration risquerait du coup d'ennuyer le lecteur : « La notion normative de rationalité pourrait être sans doute défendue, mais lorsqu'on s'intéresse à la manière dont les êtres humains pensent réellement, l'utilité de ce concept, et de son

1. S'agissant d'un exemple récent (1998), l'ouvrage pour enfants publié originellement en Grande-Bretagne sous le titre *Harry Potter and the Philosopher's Stone* (« Harry Potter et la pierre philosophale ») parut quelques mois plus tard aux États-Unis sous le titre, *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* (« Harry Potter et la pierre du sorcier »).

2. Il est écrit dans le livre « la Grande Œuvre ». Il s'agit, bien entendu, du Grand Œuvre alchimique qui vise à la transformation du métal vil en or dans l'athanor de l'initié et guide celui-ci dans une quête spirituelle semblable à celle du héros médiéval Perceval.

contraire, semble moins évidente. Je préfère épargner au lecteur de plus amples résumés des débats savants sur la rationalité » (Stoczkowski 1999 : 35).

L'abandon de cette piste me semble personnellement prématuré et je me demande si son examen, au risque éventuel d'être ardu, n'aurait pas été préférable à ce que propose Stoczkowski à la place, c'est-à-dire d'amples résumés de tout ce que l'imagination humaine a pu produire au cours de sa longue histoire en matière de civilisations englouties constituées de héros qui, s'ils furent civilisateurs, se révélèrent en tout cas peu versés dans l'art de laisser de leurs visites passées un témoignage incontestable. Je reprends donc la piste là où elle fut délaissée sitôt évoquée par Stoczkowski et j'examinerai d'abord si ce qui caractérise le von Dänikenisme et autres thèses apparentées n'est pas précisément cette irrationalité que l'auteur de *Des hommes, des dieux et des extraterrestres* a jugé bon d'écarter d'un brusque revers de main. Dans cette tâche, les auteurs de *UFO Crash at Roswell* m'apporteront un renfort tout à fait considérable.

Contrairement à ce qu'imaginait Heidegger, l'étymologie de son signifiant ne constitue pas pour un concept le *nec plus ultra* de son élucidation. Il s'agit toutefois souvent d'un point de départ utile. Si l'on utilise donc encore quelquefois en mathématiques le mot « raison » pour désigner la moyenne arithmétique ou géométrique, c'est que la moyenne apparaît comme terme d'un taux ou « ratio » au sein d'une proportion. Celle-ci contient, comme on sait, quatre termes. On énonce une proportion de la manière suivante : « comme a est à b, c est à d ». Cela dit, le deuxième et le troisième terme peuvent être identiques ; on a alors : « comme a est à b, b est à c », et on parle de proportion *continue*. On appelle *moyen terme*, b, le terme commun aux deux rapports de la proportion. C'est à cela que l'on a affaire dans le cas des moyennes : la moyenne arithmétique, comme la moyenne géométrique, est le troisième terme d'une proportion continue. La première, sous l'opération de la soustraction :  $a - b = b - c$ . Par exemple  $13 - 10 = 10 - 7$  : « 10 » est le moyen terme entre 13 et 7 du point de vue de la soustraction ; il est à mi-distance entre les deux ; la somme de 13 et de 7 est 20, et 10 en est la moitié. La seconde, la moyenne géométrique, sous l'opération de la division :  $a/b = b/c$ . Par exemple  $18/12 = 12/8 (= 1,5)$  : « 12 » est le moyen terme entre 18 et 8, dans la perspective cette fois de la division. En effet, 18 fois 8 est 144, comme 12 fois 12. Il en va de même dans le syllogisme, lui aussi composé sur le modèle de la proportion continue : si « certains a sont b » et que « tous les b sont c », alors « certains a sont c ». Par exemple, comme le dit si bien Lewis Carroll, si « Tous les chats parlent français » et « Certains poulets sont des chats », alors « Certains poulets parlent français » (Carroll 1966 [1897] : 130). Les chats sont ici le moyen terme, l'articulation du syllogisme : sa « raison » et, comme on pourra aisément s'en convaincre, la raison pour laquelle certains poulets parlent français.

Ce n'est peut-être pas de cette manière que l'on évoque habituellement les moyennes arithmétique et géométrique, ni le raisonnement déductif fondé sur le syllogisme, mais c'est pourtant ainsi que les conçoit Aristote dans le cadre de

la théorie de la proportion proposée par son contemporain Eudoxe, et comme c'est bien lui qui le premier détermina ce que l'on entend encore aujourd'hui sous le terme de « rationalité », il n'est sans doute pas excessif de considérer que le raisonnement rationnel (la *raison ratiocinante*) n'est pas sans rapport avec le fait d'argumenter sur le mode du syllogisme (Jorion 1992 ; 1996).

Von Däniken argumente-t-il de manière syllogistique ? La démarche intellectuelle dont il procède s'analyse en réalité assez facilement. Il prend comme point de départ une collection d'énigmes situées dans un passé très reculé, par exemple : la vision qu'eut Ézéchiél d'un véhicule dont les quatre roues (en contenant d'autres, emboîtées<sup>3</sup>) projetaient des faisceaux lumineux et d'où débarquaient des créatures rutilantes pareilles au bronze patiné, munies de quatre ailes, dont les pieds étaient semblables à ceux des veaux, qui possédaient des rudiments de mains et dont les quatre visages étaient, devant celui d'un homme, à gauche celui d'un bœuf, à droite celui d'un lion et derrière celui d'un aigle ; la présence, dans la plaine de Nazca au Pérou, de longues droites tracées dans la caillasse, et dont l'agencement global ne se devine que vu d'une certaine altitude ; la mention, chez Platon, de l'existence passée d'une île aujourd'hui engloutie, l'Atlantide<sup>4</sup> ; et autres curiosités intrigantes. Rappelons que, du point de vue de l'actualité, von Däniken se distingue des autres auteurs ovnistes qui, eux, ne s'intéressent qu'aux manifestations contemporaines ou très récentes des extraterrestres. L'auteur suisse pense que le mystère de toutes ces énigmes pourrait se dissoudre si l'on postulait comme explication de chacun des faits inexplicables la visite ancienne de voyageurs célestes. L'hypothèse se révélant dans chacun de ces nombreux cas, sinon éclairante, du moins plausible et à même de dissiper une partie des ténèbres, von Däniken en infère sa probabilité : la possibilité de la présence d'extraterrestres dans chacune de ces circonstances – où ils constituent la cause efficiente manquante – parvient, du fait de sa récurrence, à accéder au statut de preuve. On aura bien entendu reconnu ici un exemple caractérisé de raisonnement inductif.

Que penser de la qualité d'une telle argumentation ? Dans un texte récent (Jorion 1999b), je me suis interrogé plus spécialement sur la manière dont les mathématiciens effectuent leurs démonstrations. On m'accordera qu'en matière de qualité du raisonnement j'étais en bonne compagnie. Pourtant, comme je crois l'avoir mis en évidence, là où Aristote évaluait autrefois l'argumentation en fonction de la conviction variable qu'emportent divers modes d'inculcation de la preuve, les mathématiciens d'aujourd'hui considèrent unanimement qu'une preuve est une preuve et, qu'il s'agisse de déduction, d'induction, de preuve par l'absurde, d'analogie ou d'extrapolation à partir d'un cas exemplaire unique, tout cela se vaut et que le mathématicien est autorisé dans la pratique à faire flèche de tout bois démonstratif. Dans le texte mentionné, je me suis plu à rappeler, entre autres, le rôle joué dans la naissance du calcul différentiel par l'an-

3. *Ézéchiél*, 1 et 16. Le gyroscope correspond en effet à la description.

4. Dans le *Timée* et le fragment de dialogue intitulé *Critias*, Platon évoque une île, non un continent.

nulation des erreurs de signe opposé, procédé douteux dénoncé bien avant moi par Berkeley dans *L'Analyse* (1734), ou le dévoiement du principe du tiers exclu dans la diagonalisation de Cantor. S'il est possible, donc, d'admonester Newton et Leibniz, Cantor et Gödel pour la manière dont ils raisonnent, on admettra a fortiori qu'il doit être possible de critiquer aussi la manière dont l'auteur populaire von Däniken pense prouver la réalité de visites passées de héros civilisateurs d'origine extraterrestre.

Où convient-il alors de situer l'induction parmi les modes de raisonnement ? Pour le comprendre, il faut effectuer un certain détour. Aristote établit dans l'*Organon* le catalogue des divers modes de preuves, qu'il s'agisse des mathématiques ou du discours en général. Il distingue préalablement trois manières de raisonner qui font montre d'une force décroissante pour ce qui est de leur efficacité argumentative : l'*analytique*, la *dialectique* et la *rhétorique*<sup>5</sup>. L'analytique renvoie à la méthodologie de la preuve qui vaut pour la pratique scientifique, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de construire la connaissance certaine (*épistémé*). La dialectique porte sur les techniques persuasives moins rigoureuses en usage dans les débats formels qui se déroulent par exemple dans l'enceinte du palais ou au sein des assemblées populaires. Enfin, la rhétorique s'occupe des techniques de preuve encore plus lâches qui prévalent dans les joutes oratoires, voire dans les conversations ordinaires, où il s'agit uniquement de convaincre, sans idée préconçue quant aux moyens qui s'avéreront efficaces ; d'où le recours éventuel, dans le cas de la rhétorique, à des moyens de persuasion purement « illustratifs » comme la citation de proverbes, le recours à des devinettes ou à des paradoxes, le récit d'anecdotes amusantes, etc.

De plus, à l'intérieur de chacun de ces domaines de l'argumentation, des techniques particulières sont cataloguées par Aristote et ordonnées selon la rigueur avec laquelle la conclusion est effectivement supportée par les éléments rassemblés au cours de la démonstration.

La méthode la plus exacte pour mener un argument à sa conclusion logique est le syllogisme qu'Aristote fut le premier à décrire dans chacune de ses configurations possibles. Comme présupposé à la problématique de ce qu'on appellera plus tard la logique : le postulat qu'il est possible de dire, pour certaines phrases de la forme « x est y », ou plutôt « à x, y appartient » (Hamelin 1985 [1905] : 158), qu'elle est vraie ou fausse. Alors, avance Aristote, à partir de deux phrases vraies de ce type (appelées *prémises*), et possédant un terme commun (appelé *moyen terme*) et deux termes distincts (appelés *extrêmes*), il est possible d'en générer une troisième qui joint les deux extrêmes, qui apporte une information neuve, et est automatiquement vraie (appelée *conclusion*).

Les prémisses du syllogisme peuvent être exprimées de manière positive, affirmant que certaines choses sont de telle ou telle nature ou bien possèdent une propriété particulière. Ce type de syllogisme fournit le mode de raisonnement le plus

5. L'unification des questions traitées séparément par Aristote sous l'appellation unique de logique date de sept siècles plus tard et est attribuée à Alexandre d'Aphrodisie (Kneale & Kneale 1986 [1962] : 7).

parfait. D'un degré moindre quant à la force persuasive sont les syllogismes où les prémisses sont exprimées négativement : lorsqu'on déclare que certaines choses ne sont pas de telle ou telle nature ou ne possèdent pas telle ou telle propriété. D'un statut encore moins élevé sont ceux utilisés de manière hypothétique dans ce qu'on appelle aujourd'hui la « preuve par l'absurde », mais que les auteurs anciens et les scolastiques appelaient, selon les termes utilisés par Aristote, la preuve *per impossibile* (*adynaton*), c'est-à-dire « selon l'impossibilité ». La justification de cette appellation est que, par la faute de l'une des deux prémisses, la conclusion formule une impossibilité : à savoir qu'un état de fait et son contradictoire sont simultanément vrais. Pour éliminer l'anomalie, la prémisse coupable doit être inversée en sa propre contradictoire ; on obtient en fin de compte un syllogisme auquel on a abouti de manière « expérimentale ». La preuve par l'absurde, en dépit de ses succès dans l'histoire des mathématiques, est aux yeux d'Aristote un moyen argumentatif plutôt faible en raison de la formulation initialement hypothétique et de la difficulté qu'il y a ensuite à découvrir pour une proposition sa *contradictoire* unique, un ensemble de *contraires* pouvant généralement être trouvé.

De façon révélatrice, lorsque Rod Haggarty, auteur d'un ouvrage intitulé *Fundamentals of Mathematical Analysis* (Haggarty 1993 : 22-23), dresse la liste des modes habituels de preuve mathématique, il propose – sans le savoir – les trois formes de démonstration propres à l'*analytique* (Jorion 1999b : 55). La dialectique, elle, recourt à des prémisses qui sont « probables » au sens de « tenues pour vraies par le plus grand nombre » et relèvent à ce titre de l'opinion, de la doxa, qui porte sur des états-de-choses dont la vérité intrinsèque demeure à jamais controversée. Il n'est nullement impossible de construire des syllogismes au sein de la dialectique, mais la qualité des conclusions atteintes ainsi ne dépasse jamais celle qui est intrinsèque aux prémisses. La dialectique dispose cependant d'un mode de preuve qui lui est particulier : l'induction, où un principe général est inféré d'une collection de cas particuliers. Voici un exemple de cette dernière proposé par Aristote : « L'induction est la progression des particuliers aux universels ; par exemple, “si le pilote talentueux est le meilleur pilote et que le conducteur de char talentueux est le meilleur conducteur de char, alors, de manière générale, l'homme talentueux est le meilleur dans sa sphère”. L'induction est plus convaincante et plus claire, et plus aisément comprise spontanément par la plupart des gens, mais le syllogisme est plus puissant et plus efficace contre des adversaires dans l'argumentation » (*Topiques* 105a, 10-13)<sup>6</sup>.

La manière dont l'induction opère sa généralisation est la suivante : on teste la plausibilité d'une proposition par rapport à sa contradictoire en la plaçant entre une prémisse « tenue pour vrai » et une conclusion également « tenue pour vraie ». Celle qui passe le test est retenue comme « probable » sans plus, et non « vraie », comme on pourrait l'affirmer de la conclusion d'une démonstration

6. La rhétorique dispose aussi d'une forme faible de syllogisme, l'*enthymème*, et d'une forme faible d'induction, l'exemple isolé : le « cas » (comme l'a noté Szabo, le cas est la méthode démonstrative favorite d'Euclide ; Szabo 1977 [1969] : 202). Seule la rhétorique recourt à l'analogie, dont les figures de style, comme la métaphore, sont des formes dégénérées.

dans le cadre de l'analytique. Le terme « probable » utilisé ici pour celle des deux formes d'une proposition (l'une et sa contradictoire) qui réussit à se placer entre une autre prémisses et une conclusion, explique pourquoi la dialectique peut être également envisagée, comme je l'ai signalé plus haut, comme « partant de prémisses probables ». On se posera par exemple la question de savoir si les Nubiens sont ou non des hommes. On s'efforce de trouver une prémisses et une conclusion plausibles qui permettraient de tester la proposition. On pourrait « tenir pour vrai », par exemple, que « les hommes aiment leurs enfants » et que « les Nubiens aiment leurs enfants ». Prenant comme première prémisses que « les hommes aiment leurs enfants » et comme conclusion que « les Nubiens aiment leurs enfants », on se demandera laquelle des deux propositions « les Nubiens sont des hommes » et « les Nubiens ne sont pas des hommes » pourrait faire office de seconde prémisses dans le syllogisme constitué à l'aide des trois phrases. Il devient alors évident que si « les hommes aiment leurs enfants » et que « les Nubiens sont des hommes », il est loisible de conclure, comme on le sait déjà, que « les Nubiens aiment leurs enfants », et des deux propositions « les Nubiens sont des hommes » et « les Nubiens ne sont pas des hommes », on retiendra la première et l'on écartera la seconde. On n'en restera pas moins dans le domaine de l'opinion, des choses *communément admises*, et non dans celui du savoir, car s'il était prouvé, par exemple, que tous les animaux aiment leurs enfants et que les hommes aiment leurs enfants, alors c'est en tant qu'ils sont aussi des animaux que les hommes aiment leurs enfants et la proposition « les Nubiens ne sont pas des hommes » aurait pu tout aussi bien être retenue.

Voici un exemple que propose Aristote :

Le fait de vivre longtemps appartient aux animaux sans fiel ( $\alpha$  appartient à  $\beta$ )

Être sans fiel appartient à l'homme, le cheval et le mulet ( $\beta$  appartient à  $\gamma$ )

Le fait de vivre longtemps appartient à l'homme, au cheval et au mulet ( $\alpha$  appartient à  $\gamma$ ) (*Analytiques Premiers* : II xxiii, 68b, 15-19).

La première prémisses, nous ne la connaissons pas initialement, c'est la proposition que nous allons faire apparaître par le raisonnement. Sont proposées la deuxième prémisses et la conclusion tenues pour vraies. L'induction, c'est l'engendrement de la première prémisses tenue pour compatible avec les autres éléments du syllogisme. À l'aide de l'extrême mineur ( $\gamma$  = homme, cheval, mulet), on montre que l'autre extrême ( $\alpha$  = le fait de vivre longtemps) appartient au moyen ( $\beta$  = être sans fiel).

La raison pour laquelle l'induction est faible du point de vue de l'argumentation est qu'il n'existe pas ici d'authentique compulsion logique dans la dérivation de la première prémisses à partir de la seconde et de la conclusion. Par exemple, la conjonction du fait d'être privé de bile et de faire preuve de longévité peut très bien résulter d'une simple coïncidence ; il se peut aussi que le cheval, la mule et l'homme aient en commun d'autres caractéristiques qui expliqueraient leur longévité ; ou bien encore, la longévité est la conséquence chez chacun de ces animaux de traits distincts, etc.<sup>7</sup>

La manière de procéder est très différente quand il ne s'agit plus de la doxa mais du savoir proprement dit, de l'*épistémé* (science), où l'on génère des conclusions vraies à partir de prémisses vraies, soit que celles-ci soient admises, non par le plus grand nombre, mais par tous (à l'exception des enfants, des idiots ou des fous), soient qu'elles aient été prouvées vraies préalablement comme conclusions de prémisses vraies de manière irréfutable et non simplement « tenues pour vraies ». Ainsi, s'il est prouvé de manière irréfutable que « la pluie est constituée d'eau » et que « l'eau mouille », alors on peut déduire de manière certaine que « la pluie mouille ». L'eau mouille, la pluie est de l'eau, donc la pluie mouille.

La différence entre analytique et dialectique est alors parfaitement claire : l'analytique fait progresser le savoir en générant des conclusions certaines à partir de prémisses vraies, tandis que la dialectique se contente de faire progresser l'opinion commune en mettant en évidence laquelle de deux opinions, de l'une et de sa contradictoire, est la plus probable car étant compatible avec une prémisses et une conclusion généralement tenues pour vraies.

Ce qui signifie – en résumé, et à l'intention de qui aurait pu en douter – qu'avec von Däniken on se trouve du côté de la dialectique plutôt que de l'analytique et que ses vues relèvent davantage de l'opinion que de la science certaine. Il valait mieux sans doute le dire que le passer sous silence, même s'il ne s'agit pas là d'une percée décisive dans l'élucidation de la popularité de sa doctrine. D'autre part, sa méthode de raisonnement est inductive, donc faible du point de vue de l'inculcation de la preuve : on choisit un certain nombre d'événements anciens dont on ne connaît qu'une partie infime des circonstances exactes, comme la construction des pyramides, et l'on place les extraterrestres en position de cause efficiente de ce qui paraît problématique dans cette affaire. Par exemple : « La construction des monuments énormes de l'antiquité requiert des capacités techniques sophistiquées (dépassant celles que possédaient les civilisations anciennes) », « des êtres capables de circuler entre divers systèmes planétaires disposent de capacités techniques sophistiquées », donc « des êtres capables de circuler entre divers systèmes planétaires sont à l'origine de la construction des monuments énormes de l'antiquité ». Ce n'est pas plus compliqué que cela : on recourt au même moyen démonstratif que celui utilisé plus haut pour prouver que les Nubiens sont des êtres humains ou que l'absence de bile est une cause de longévité. Et, à l'instar de ces illustrations, la démonstration n'a qu'une faible valeur démonstrative puisqu'une quasi-infinité d'alternatives sont possibles pour

7. Aristote commente : « Cette espèce de syllogisme (le syllogisme inductif) sert à se procurer des prémisses prototypiques ou immédiates. Là en effet où il y a un moyen terme, le syllogisme s'appuie sur ce moyen terme ; là où il n'y en a pas, le syllogisme se fait par induction. Et d'une certaine façon, le syllogisme s'oppose à l'induction ; car la première sorte de syllogisme montre, en s'appuyant sur le moyen, que le premier des extrêmes appartient à l'autre extrême, tandis que l'induction montre à l'aide du mineur que l'autre extrême appartient au moyen. Donc par nature, le syllogisme qui s'appuie sur le moyen est antérieur et davantage porteur de savoir, mais le syllogisme inductif est plus évident » (*Analytiques Premiers* II, 23, 68b, 30-38).

la prémisse intercalaire, une majorité d'entre elles faisant entièrement l'économie de toute spéculation quant à l'existence de visiteurs d'origine extraterrestre.

Par ailleurs, contrairement aux auteurs qui placent des événements centraux à leur doctrine au cours des années récentes, en situant ses spéculations dans l'antiquité, voire dans la préhistoire, von Däniken joue sur la surdétermination nécessaire des explications du passé : plus le fait dont on parle est ancien, moins l'on en sait sur ses circonstances exactes. Il en est ainsi des momies d'Urumchi (Barber 1999), dans l'Ouest de la Chine, qui datent de 2000 à 1000 ans av. J. C. et sont celles de Blancs de grande taille (1 m 90 – 2 m). D'où viennent-ils, qui sont-ils ?... « Bon sang ! Bien sûr ! L'Atlantide ! », etc. Moins l'on en sait sur l'événement que l'on rapporte – et son ancienneté garantit qu'il en est ainsi –, plus il est aisé d'imaginer des prémisses intercalaires qui « n'ont rien d'impossible » pour rendre compte de ses causes.

À la suite de nombreux folkloristes dont ils rapportent les propos, les auteurs de *UFO Crash at Roswell* soulignent que la rationalisation est le principe actif qui conduit à la version définitive du récit d'un événement fictif (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 47). Le texte ayant été mis à plat une première fois, il existe une tendance naturelle à chaque nouvelle narration vers l'élimination progressive de ses contradictions restantes. Stoczkowski écrit dans le même sens : « Est constant l'effort de l'homme pour trouver un accord entre une vision globale du monde qui est la sienne et les informations disparates, vraies ou fausses, qui lui parviennent abondamment de la réalité observable » (Stoczkowski 1999 : 90).

Du fait qu'il avait admirablement démonté ce mécanisme, j'ai appelé autrefois cette tendance l'« effet Müller »<sup>8</sup>, du nom du philologue Max Müller qui enseignait à Oxford il y a plus d'un siècle. Voici ce qu'il écrivait en 1871 :

« Quand l'homme voulut, pour la première fois, saisir et exprimer une distinction entre le corps et quelqu'autre chose à l'intérieur de lui-même, mais distincte du corps, un nom qui se proposa à lui de manière évidente fut « souffle ». Le souffle apparaissait comme quelque chose d'immatériel et de quasi invisible, et il était lié à la vie qui infuse le corps, puisque, sitôt le souffle interrompu, la vie du corps s'éteint. [...] Quand [le souffle] eut assumé la signification de cette partie immortelle dans l'homme, il retint cependant le caractère d'une chose indépendante, conduisant ainsi à la conception de l'âme non seulement comme être sans corps mais opposée à celui-ci de par sa nature même. Dès que cette opposition s'établit dans la langue et la pensée, la philosophie entreprit d'expliquer comment ces deux puissances hétérogènes pouvaient agir l'une sur l'autre – comment l'âme pouvait influencer sur le corps, et comment celui-ci pouvait déterminer l'âme. Des systèmes philosophiques matérialistes et spiritualistes naquirent, et ce afin d'éliminer une difficulté que l'on s'était en réalité imposée, afin de faire se rejoindre ce que la langue avait séparé : le corps vivant et l'âme vivante. La question de savoir s'il existe une âme ou un esprit, s'il existe dans l'homme quoi que ce soit qui se distingue du simple corps, est indépendante de cette phraséologie mythique » (Müller 1900 : 172, 175 ; ma traduction, P. J.).

8. ... à propos d'un article de Georges Lochak qui mettait involontairement en évidence cet effet à l'œuvre dans l'histoire de la physique récente (Lochak 1988 ; Jorion 1990).

Et il en concluait :

« La mythologie est inévitable, elle est naturelle, elle est une nécessité inhérente au langage pour autant que nous reconnaissons dans la langue la forme externe de la pensée, la pensée dans sa manifestation : en réalité, elle est l'ombre obscure que la langue projette sur la pensée, et qui ne disparaîtra pas avant que la langue ne vienne à se confondre entièrement avec la pensée – ce qui ne se produira évidemment jamais. [...] La mythologie, au sens le plus élevé, est le pouvoir qu'exerce la langue sur la pensée dans chacune des sphères de l'activité mentale, et je n'hésite pas à envisager l'histoire entière de la philosophie – de Thalès à Hegel – comme un combat ininterrompu contre la mythologie, une protestation constante de la pensée contre la langue » (*ibid.* : 168-169 ; ma traduction, P. J.).

Autrement dit, une fois un « germe théorique » posé, son incapacité à rendre compte de la totalité des faits ne tarde pas à faire émerger des anomalies que de nouveaux développements théoriques vont tenter d'éliminer, engendrant à leur tour de nouvelles anomalies, initiant ainsi une dynamique susceptible de se poursuivre indéfiniment<sup>9</sup>. Les auteurs de *Crash at Roswell* mettent admirablement cette dynamique en évidence dans la succession des six versions du « mythe », chaque embellissement contribuant à araser certaines aspérités de la version précédente. Ils montrent au contraire comment une tentative récente pour améliorer le récit de l'incident supposé (la version 6) dans un esprit différent de la rationalisation, qui tentait de concilier des éléments contradictoires des versions précédentes en les redistribuant dans le temps et dans l'espace, échoua auprès de la plupart des ovnistes, le caractère artificiel de la solution proposée étant cette fois trop patent (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 29).

L'un des ressorts du style d'argumentation de von Däniken et des auteurs apparentés est qu'une explication globale est d'abord présentée. Des « faits » sont alors convoqués au service de cette conception ; ceux-ci sont alors malmenés pour soutenir l'idée et transformer une conviction – à laquelle on avait souscrit a priori – en une vue prétendument démontrée. En fait, c'est l'hypothèse préalable – il faudrait dire le préjugé – qui force les faits réquisitionnés dans son moule. Mais qu'a-t-on dit là, sinon que l'argumentation de von Däniken est faible et qu'elle enthousiasmera certains mais laissera de glace quantité d'autres ? A-t-on mis ici le doigt sur une réelle spécificité ? L'adaptation, la mise en forme des faits afin qu'ils correspondent plus sûrement à une théorie à laquelle on a en réalité adhéré avant d'en avoir obtenu le soutien distingue-t-elle un type particulier de rationalité ? C'est ce que suppose Stoczkowski quand il parle à ce propos de « rationalité circonscrite ». Il est toutefois permis d'en douter, car ce travers se manifeste en réalité partout. Pour le montrer, je n'ai même pas à m'éloigner du sujet dont il est question ici.

Comme je vais maintenant rapporter les propos d'un savant et montrer qu'il raisonne, dans ce cas particulier, de la même manière – sinon pire – que les

9. Ce mécanisme est tout particulièrement évident dans l'histoire de la mécanique quantique.

ovnistes, il me faut – dans un monde post-Sokal et Bricmont – être parfaitement clair sur mes intentions. Je ne veux pas dire que les fumistes et les scientifiques pensent de manière identique. Le discours de la science – à distinguer de la parole particulière des individus qui la produisent – opère sur le mode du syllogisme. Ce qui n'interdit nullement à un individu tirant ses revenus de la profession scientifique de penser mal à l'occasion. C'était là la thèse d'Althusser dans sa *Philosophie et philosophie spontanée des savants* (1974 [1967]) quand, prenant comme tête de Turc le biologiste Jacques Monod, il montrait qu'un prix Nobel de biologie n'était nullement à l'abri de penser très mal à l'occasion. Ce qui ne signifie pas pour autant que tout savant est automatiquement un mauvais philosophe, témoins, par exemple, Ernst Mach et Henri Poincaré<sup>10</sup>.

Dans *La transmission des savoirs*, Geneviève Delbos et moi avons pris le parti de distinguer du discours de la science la parole des scientifiques quand ils soutiennent par des arguments rhétoriques des propositions isolées, sans doute empruntées au discours de la science, mais coupées de leur contexte théorique et insérées dans un discours de sens commun. Ce travers se rencontre le plus souvent lorsque la science est présentée aux enfants et aux adolescents dans le contexte scolaire. Nous avons qualifié ce discours scientifique dévoyé de « savoir propositionnel » (Delbos & Jorion 1984 : 11; Jorion 1991).

Il y a, dans *UFO Crash at Roswell*, un chapitre qui, comme je l'ai signalé plus haut, a pour auteur le météorologue Charles Moore ; il s'intitule « Les premiers vols de ballon de l'Université de New York ». Ce qui nous est présenté ici, c'est un abrégé de la thèse aujourd'hui largement acceptée par les anti-ovnistes, sceptiques quant à l'incident de Roswell, à savoir le compte rendu des faits dits réels qui sont à l'origine du mythe : la découverte, par le fermier Sid West, des débris d'un train de ballons porteurs de réflecteurs radar utilisés lors des premiers essais d'observation de tests nucléaires soviétiques.

Je vais citer de manière continue un extrait qui fait un peu plus d'une page dans le livre. Pour ne pas devoir reproduire ensuite certaines phrases à des fins d'analyse, j'y intercale, entre crochets et en italiques, quelques commentaires. J'ai également pris la liberté de mettre en italiques certains mots pour en souligner le caractère essentiellement rhétorique, suggérant l'existence d'un rapport de force défavorable à un éventuel contradicteur plutôt que la puissance déductive irrésistible du syllogisme. Certains propos renvoient à des éléments extrinsèques sans portée pour mon illustration ; je les ai laissés tels quels pour ne pas entraver la continuité du texte ; on en trouvera si l'on veut l'explication dans l'ouvrage cité.

« Comme il a été débattu dans la section précédente consacrée au vol N° 6, le parcours au sol représenté sur la figure 34 de NYU [rapport de l'Université de New York sur les vols de trains de ballons porteurs de réflecteurs radar] ne correspond pas à la

10. Edward E. MacKinnon a eu le grand mérite d'examiner de manière très détaillée les positions épistémologiques des premiers acteurs de la mécanique quantique. Il a montré en particulier qu'Albert Einstein, Niels Bohr et Werner Heisenberg furent d'excellents épistémologues de leurs propres travaux (MacKinnon 1982).

localisation mentionnée pour la découverte des débris du vol [*autrement dit, il est acquis a priori que les débris retrouvés sont ceux du vol, et ce en dépit de l'impossibilité géographique du fait – qui est mentionnée simultanément*]. Si le tracé au sol était correct et que des erreurs avaient été faites dans l'indication du lieu de la découverte, le site réel se serait trouvé plus loin dans la montagne, dans une région pratiquement inaccessible depuis High Rolls, où réside Sid West [le fermier] qui découvrit l'équipement [*le mot «équipement» enlève toute ambiguïté à l'objet de la découverte : il s'agit bien de débris de ballons et de réflecteurs radar ; je souligne que c'est en réalité ce que l'on cherche à établir*]. Toutefois, il existe immédiatement au sud de High Rolls une route qui passe près de l'endroit où West rapporte avoir découvert les débris du vol [*même remarque*]. En conséquence, j'ai davantage foi dans son témoignage quant au lieu de l'impact que dans le point d'aboutissement du tracé au sol de la figure 34 [du rapport] de NYU [*l'auteur écarte la possibilité d'éventuellement douter du témoignage du fermier et de situer le point d'impact là où le rapport scientifique situe l'écrasement du train de ballons*].

En examinant le tracé, je m'aperçus que tous les azimuts semblaient avoir subi une rotation dans le sens des aiguilles d'une montre de 12° ou 13° [... *si l'on entend faire correspondre le point de découverte des débris problématiques et le point d'impact du train de ballons*], suggérant que quelqu'un a peut-être fait une correction non nécessaire de tous les azimuts originaux mesurés durant le vol [*hypothèse extrinsèque qui ne devrait pas connaître de quartier de la part d'un rasoir d'Occam bien affûté*]. La déclinaison magnétique d'Alamogordo à cette époque était de 12,5°. Il me semble [*effet rhétorique fondé sur l'autorité scientifique de l'auteur*] que quelqu'un à la section de traitement des données de l'Université de New York aurait pu ajouter la déclinaison magnétique à l'ensemble des azimuts rapportés pour les mesures au théodolite, quand l'analyste apprit que l'orientation au théodolite avait été établie à l'aide d'une boussole, mais qu'il ou elle ignorait que la correction avait déjà été opérée [*s'agit-il là d'une confusion commune ?*]. Quoi qu'il en soit [*l'auteur s'efforce d'enrayer le scepticisme grandissant du lecteur*], le fait de reporter les données du tracé au sol après avoir soustrait 12,5° de chacun des azimuts opère une rotation dans le sens opposé à celui des aiguilles d'une montre, qui fait que l'aboutissement du parcours est presque à l'azimut de l'endroit mentionné pour la découverte. Toutefois, ce dernier point est de 20 % plus distant du site de lancement que le lieu de récupération [*une rotation de 12,5° ne suffit toujours pas à faire coïncider les faits à l'explication pré-établie, il va donc falloir malmener davantage ceux-ci*]. Mais l'altitude maximum de 72 500 pieds (22,1 km) donnée dans la figure 35 [du rapport] NYU est supérieure de 20% à l'altitude maximum d'environ 60 000 pieds (18 km) donnée dans le journal de Crary [géophysicien n'appartenant pas à l'Université de New York, mais lié au projet] pour ce vol.

La figure 3 du présent chapitre a été préparée à l'aide des azimuts corrigés [*en réalité, le lecteur ignore toujours s'ils sont corrigés ou simplement modifiés pour la bonne cause*] et en changeant l'échelle des distances horizontales par le facteur  $(60\,000 - 4\,069) / (72\,500 - 4\,069) [= 0,817]$ , où 4 069 est l'altitude en pieds du théodolite à Alamogordo. Avec ces corrections [*même remarque*] au tracé au sol du vol N°6, le point d'aboutissement du nouveau tracé se trouve juste au vent (c'est-à-dire au sud-ouest) du probable site réel de récupération. Un autre avantage du recalibrage à l'altitude maximale de Crary est de faire correspondre l'altitude des tropopauses avec celles qui furent infé-

rées durant le vol N° 5. De plus, la direction (85°) selon laquelle le vent stratosphérique soufflait dans le tracé au sol révisé (fig. 3) est la même que celle trouvée à l'altitude maximale atteinte lors du vol N° 5. Pour ces raisons, je pense [*sic*] que la carte révisée est probablement [*sic*] plus correcte que celle proposée comme figure 34 [du rapport de] NYU. L'origine de l'erreur d'altitude [*seul supporte l'existence d'une erreur le désir d'identifier le train de ballons avec l'objet qui s'écrasa près de Roswell et dont les débris furent récupérés par Sid West*] dans l'établissement de la carte n'est pas évidente ; il est clair que la valeur de l'altitude maximale que mentionne Crary [Moore, auteur du chapitre cité ici, faisait partie de l'équipe d'expérimentation] est celle que nous lui avons fournie, puisque que nous recevions les signaux radiosonde durant le vol ; mais, pour une raison inconnue, les analystes de données de l'Université de New York ont choisi une interprétation différente, qui aujourd'hui semble improbable. Le tableau 3 établit la liste des vents en altitude que j'ai calculés à partir des données révisées du vol N° 6 [*données revues et corrigées à l'aide de deux procédés distincts : rotation de 12°,5 et changement d'échelle horizontale par un facteur de 0,817, de manière à faire coïncider le point d'écrasement du train de ballons et le point d'impact observé d'un objet problématique*] » (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 93-95 ; ma traduction, P. J.).

La reformulation des données visant à justifier l'hypothèse initiale n'est donc pas une approche spécifique à von Däniken et autres représentants de ce type de littérature. Tout au contraire, semble même suggérer l'exemple que je viens de citer, le traitement cavalier des faits semble se révéler comme le compagnon obligé de l'enthousiasme mis au service d'une cause intellectuelle.

Les exemples de mauvaise foi caractérisée de la part d'un savant ne manquent pas non plus dans l'histoire des sciences, et le nom de Galilée a été évoqué par divers auteurs à ce propos. Pourquoi, dès lors, s'interroger en particulier à propos des écrits de von Däniken ? Une fois mis en évidence que son argumentation est faible, n'a-t-on pas dit tout ce qu'il y avait à en dire ? Le nombre de lecteurs susceptibles d'être convaincus par lui est, comme pour tout auteur, proportionnel à la force dont dispose son argumentation ; des millions de gens ont sans doute acheté ses livres, cela ne signifie pas pour autant que tous auront souscrit à ses thèses. « Cela en représente encore beaucoup trop », maugréeront toutefois certains. Mais ce fait attire l'attention sur un aspect de la question demeuré jusqu'alors dans l'ombre : qui sont donc ces esprits chagrins que la popularité de von Däniken indispose, et ma réflexion ne devrait-elle pas se déplacer, du moins provisoirement, de l'auteur ovniste vers ses ennemis jurés : ces anti-ovnistes zélés dont l'indignation s'avère en fait bien sélective quant au choix de la cible de leurs traits acérés ?

Dans le chapitre intitulé « Analyse du mythe de Roswell » de l'ouvrage américain, Ziegler fait une remarque très pertinente. Après avoir signalé les « similarités entre le mouvement des OVNI et celui, plus traditionnel, relatif aux anges » (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 70), il observe que « si les apparitions d'anges sont des fabrications, cela ne se saura jamais, car, contrairement au mouvement des OVNI, la communauté angélique n'a pas engendré comme son antithèse un groupe de contradicteurs sceptiques et militants, dont la spécialité serait de démystifier les racontars de ceux dont la vie a été "touchée par les anges" » (*ibid.* : 71).

Comment cette différence s'explique-t-elle ? La réponse à cette question me semblait rien moins qu'évidente, quand un événement accidentel me conduisit sur la piste de ce qui m'apparaît maintenant comme la réponse. Comme tous ceux qui disposent d'une boîte aux lettres e-mail, je reçois dans mon courrier bon nombre d'âneries tombant sous la rubrique « mythe urbain », et qui me laissent en général de marbre. Pas cette fois-ci cependant. Le message était pourtant relativement anodin, mentionnant un moyen simple de remédier à la « crasse de l'an 2000 » s'agissant des produits Microsoft. Pour situer ma rage dans un contexte qui l'éclaire, il convient de savoir qu'aux alentours de 1995, la firme Microsoft a éliminé de ses produits la totalité des problèmes liés à l'oubli malencontreux – datant des années 50 – du fait que dans notre calendrier l'année se compose bien de quatre chiffres et non de deux. L'auteur de la missive était donc en retard d'une longueur. La source de mon irritation excessive n'était évidemment pas là, dans cette bévue d'un profane, mais dans le ton de son message : dans la crainte millénariste de l'an 2000 qu'il trahissait, insinuant que les ordinateurs sont entourés d'une aura néfaste, mais, plus encore – et c'est essentiellement cela qui avait le don de me mettre hors de moi –, laissant entendre que les principes selon lesquels les ordinateurs fonctionnent sont non seulement inconnus mais essentiellement inconnaissables.

Que des ignorants – même nombreux – nient le mécanisme de l'évolution au nom de ce qu'ils considèrent comme une insuffisance de preuves, passe encore, mais qu'en 1999 l'ordinateur, dont l'invention est quasi contemporaine, dont un grand nombre des concepteurs sont encore en vie et dont le principe est transparent pour quiconque comprend qu'un courant peut être soit généré, soit interrompu, que cette machine soit aux yeux de certains un objet inquiétant au comportement imprévisible et hostile est pour moi – je dois le reconnaître – la source d'un agacement prodigieux et manifestement exagéré.

Autrement dit, le caractère disproportionné de ma réaction requiert explication (dans les faits, je recopiai à l'intention de mon malheureux interlocuteur le « comble du mythe urbain » qu'est l'histoire de celui qui, tombé dans le coma après avoir trouvé une queue de rat dans ses spaghetti, s'aperçoit à son réveil qu'on lui a volé ses reins et, craignant d'utiliser le téléphone du fait que son ordinateur – envahi par un virus – est relié à celui-ci, se rend dans une cabine publique où, s'efforçant de récupérer sa monnaie, il s'empale le doigt sur une aiguille traversant un billet annonçant « Bienvenue dans l'univers du sida », etc.). Ma rage a en réalité pour objet spécifique l'obscurantisme : les peurs ancestrales convoquées ici au sein d'un monde technologique où leur présence est absolument injustifiée, sa logique étant parfaitement maîtrisée et neutre du point de vue de l'affect. La colère des anti-ovnistes me semble du même ordre : l'univers des fusées et de la conquête spatiale relève à leurs yeux du monde totalement désenchanté auquel ils s'identifient et qui dispose à leurs yeux d'un droit d'extraterritorialité par rapport à toute terreur sacrée.

Ce qui m'irrite personnellement – et je reconnais volontiers ce préjugé qui me conduit à faire preuve de plus de patience vis-à-vis des anti-ovnistes que de leurs adversaires –, c'est que cette survivance de l'angoisse de l'espèce dans un domaine en réalité neutralisé par rapport à l'affect implique, à la place de la foi dans le progrès de notre compréhension, une abdication de la pensée. Ce pessimisme entraîne lui-même une attitude révérente vis-à-vis du non-su, une servitude volontaire à son égard qui élève – au-delà de toute nécessité – l'inconnu, d'ignoré, en inconnaissable<sup>11</sup>.

Rüdiger Safranski, dans sa biographie par ailleurs sans pitié de Heidegger, fait une remarque qui dérange : il suggère une relation entre la pensée du philosophe nazi et la pauvreté de sa jeunesse qui le força à adopter le ton qui fut le sien, combinant l'humilité et l'expression du ressentiment (Safranski 1998 : 13). La transformation du sentiment de l'isolement en nostalgie des anges gardiens ne trahit-il pas lui aussi une fierté amoindrie ? Le désespoir, qui appelle dans son creux un sauveur – auquel on ne posera pas de questions de peur qu'il ne s'éloigne –, ne révèle-t-il pas une dignité meurtrie, même si ce fut à une époque une réaction commune de l'espèce ? Autrement dit, ce qui nous frappe comme « pensée indigente », n'est-ce pas, avant tout, la pensée atteinte dans son honneur des indigents ? Qu'est-ce qui, dans nos étonnements sur la manière dont les autres se représentent la condition humaine, révèle avant tout qu'au contraire de la leur notre vie fut aisée ? Il y a une quinzaine d'années, lors d'un séminaire d'anthropologie dans l'enceinte du Collège de France, je me souviens m'être indigné lorsque l'orateur avait rapporté – tout en manifestant sa sincère consternation – que « chez ces gens-là » on tue pour l'incendie d'une moisson, pour l'égorgement d'un troupeau. Serais-je monté sur mes grands chevaux avec autant de vigueur dans les années qui précédèrent mes séjours parmi les pêcheurs d'Houat ou d'Avlekete ? Je ne le saurai jamais. Toujours est-il que cette équation : la mort de son auteur est une rétribution méritée pour l'incendie d'une moisson m'était devenue sinon acceptable, du moins évidente.

Alors, qui sommes-nous pour sourire du discours d'espoir de ceux dont l'amour propre fut ébranlé ? Là où la pensée de von Däniken pêche, et les discours ovnistes en général, ce n'est pas dans la manière dont elle articule les arguments, qui n'est – on vient de le voir – ni pire ni meilleure que celle de quiconque, c'est dans son point départ : la question même à laquelle son énoncé s'efforce de répondre. Ce qui caractérise la pensée indigente, c'est ce qui lui fait

11. Kojève caractérise le style philosophique de Platon comme supposant un domaine réservé à l'inconnaissable, Aristote ayant au contraire postulé l'exhaustivité de principe d'un double discours combinant la déductivité du concept et la description du monde empirique (l'admission que cette dernière apporte un complément indispensable soulignant l'incomplétude de la partie du système d'Aristote fondée sur la pure déduction du concept ; il reviendrait à Descartes de reprendre le projet de déduire le monde entièrement « sans quitter sa chaudière » [le poêle indispensable à tout exercice de la philosophie à Amsterdam]) : « Autrement dit, un mythe n'est authentiquement platonicien que dans la mesure où il admet un Quelque-chose dont il ne parle pas parce que ce Quelque-chose est « transcendant » par rapport à ce qu'il dit, étant « au-delà » de ce dont il parle (d'une façon para-discursive, c'est-à-dire dans et par des « images verbales ») » (Kojève 1972 : 34). Merci à Armel Jorion d'avoir attiré mon attention sur cette incomplétude du système d'Aristote.

problème : c'est le sentiment de solitude, c'est le fait que les dieux nous ont laissé tomber, qu'ils ont reflué de notre culture. Parce qu'au lieu de s'en réjouir à la manière de Nietzsche, elle s'inquiète de ce retrait et s'en désespère. C'est qu'avec un « Moi idéal » sûr de lui, ce retrait des anges gardiens donne des ailes à celui qui le constate et lui permet de prendre un envol libérateur ; alors qu'au contraire, avec un Moi idéal abîmé, c'est l'angoisse d'abandon qui prend le dessus : la crainte d'un monde où nous, êtres humains, serions livrés à nous-mêmes, où il se pourrait bien que nous soyons seuls. L'effroi qui saisit quand les murs de la prison tombent soudain et révèlent tout autour le spectacle stupéfiant d'un monde déserté par les dieux. D'où la fiction rassurante de visiteurs extraterrestres qui, au fil des millénaires, surveillent notre progrès : la « nostalgie de la dépendance » vis-à-vis de figures parentales bienveillantes, selon les termes des auteurs de *UFO Crash at Roswell* (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 135-136).

Nietzsche écrit qu'avec l'homme, « la nature éprouve pour la première fois qu'elle a atteint son but – où elle est parvenue à désapprendre d'avoir des buts... » (Nietzsche 1997 : 159). À l'inverse, Louis Pauwels<sup>12</sup>, que je n'ai pas encore cité, bien que *Le matin des magiciens* écrit à quatre mains avec Jacques Bergier (1960) constitue l'une des principales sources d'inspiration de von Däniken, exprime sa colère devant le concept d'une nature sans but quand il qualifie la science de « farce aléatoire » (cité par Stoczkowski 1999 : 294). Dans la même veine, Clifford Geertz, cité, lui, dans l'ouvrage des auteurs américains, évoque de manière révélatrice « le scepticisme institutionnalisé qui dissout l'Être-là [*Da-Sein*] du monde dans un tourbillon d'hypothèses probabilistes » (cité par Saler, Ziegler & Moore 1997 : 127). D'un côté ceux, comme Nietzsche, pour qui un monde probabiliste sans projet, sans un auteur qui réalise à travers lui une intention, signale la libération de l'homme ; de l'autre ceux, tels Pauwels ou Geertz, pour qui cette éventualité est intolérable car elle équivaldrait pour eux au désespoir.

Pas étonnant, dès lors, que la pensée von Däniken ait ses fidèles. Ses énigmes sont celles des dieux qui nous ont fuis : Ézéchiël voit des anges qui font trois petit tour et puis s'en vont ; si les pistes de Nazca balisent les terrains d'atterrissage de voyageurs extraterrestres, ce furent alors aussi les pistes de leur envol : si visiteurs célestes il y eut, il ne fait aucun doute qu'ils sont repartis depuis. Ce qui nous différencie les uns des autres – je me cantonne aux membres des cultures occidentales contemporaines –, c'est ce qui nous fait énigme. Ce qui me frappe, moi, dans la vision d'Ézéchiël, ce sont les visages de ces anges : un quart humain, un quart léonin, un quart aquilin, et un quart bovin ; cela me suffit pour reconnaître dans le récit une fiction caractérisée. Mais s'il existait en moi, à l'inverse, une inquiétude essentielle quant à cet abandon éventuel par les

12. Parfois, par un effet de contagion de son sujet, Stoczkowski ne résiste pas à la tentation de recourir aux procédés qu'il dénonce chez les auteurs qu'il étudie. Ainsi, à propos de Louis Pauwels, il nous entraîne dans une quête mystérieuse à la recherche de la tradition à laquelle appartiendrait cet auteur (Gurdjieff et la théosophie), alors que Pauwels a toujours été explicite à ce sujet.

dieux, alors j'ignorerais l'apparence invraisemblable des visiteurs comme un fait inessentiel, pour extraire du récit un message d'espoir : l'histoire d'une visite rendue par des personnages providentiels.

Le fossé épistémologique entre la démarche scientifique et la pensée d'un von Däniken n'est donc pas à rechercher du côté de la raison, mais de l'émotion : le ressort de sa façon d'aborder les choses réside dans la sensationnalisation de l'ignorance que nous avons de certains faits en une énigme dont ils sont le nœud. Nous ne savons rien de l'Atlantide qu'évoque Platon ; il n'y aurait pas là, comme je l'imagine, l'absence – négative – d'un savoir, mais la présence – positive – d'un mystère : c'est-à-dire l'association de l'ignorance à une valeur d'affect, une inquiétude, un effroi. La « raison », comme on l'a vu, c'est la présence d'un terme moyen, indifférent sur le plan affectif, qui jette un pont entre deux termes qui autrement sont disjoints. L'énigme, au contraire, suppose, au lieu d'une raison, une volonté. Tout mystère implique un projet, résulte d'une intention, et si sa signification n'est pas lisible à la surface des choses, c'est que la volonté qui le cause refuse de se laisser reconnaître comme telle ; l'intention demeure cachée parce que tel est le vœu de son auteur. C'est là le motif de la thèse du complot, la signature même de la pensée indigente qui – faisant d'une pierre épistémologique deux coups – propose une explication, mais à l'envers de la raison : l'expression pure du sentiment irrationnel qu'est le ressentiment, la combinaison inextricable et « tueuse d'âmes »<sup>13</sup> de la peur et de la colère<sup>14</sup>.

Charles H. Ziegler, l'un des auteurs de *UFO Crash at Roswell*, souligne la prévalence de la thèse du complot dans les « explications » que proposent les ovnistes américains (Saler, Ziegler & Moore 1997 : 2). Le silence général quant à la matérialité de l'incident ne résulte nullement de l'absence de preuves, c'est tout au contraire celle-ci qui confirme l'existence de l'incident : seul un événement insigne explique le soin infini manifestement apporté à faire disparaître toute trace de son existence. La croyance est, comme le montre Ziegler, auto-renforçante : l'écrasement d'une soucoupe dont seules témoignent quelques tiges de balsa et de feuilles de plastique force à supposer une conspiration du silence majeure orchestrée par le gouvernement. Et tout déni supplémentaire de sa part, quand par exemple il met sur pied, en 1994, une commission d'enquête qui ne découvre rien, conforte la thèse que son silence cache un refus délibéré de reconnaître la réalité de l'accident : « L'existence supposée d'une telle conspiration est une précondition pour la crédibilité d'un récit de soucoupe qui s'écrase, car elle procure pratiquement la seule manière plausible pour les ovnistes d'expliquer l'absence d'épave qui, sinon, viendrait confirmer leurs assertions qu'un accident a réellement eu lieu » (*ibid.* : 15 ; ma traduction, P. J.)<sup>15</sup>.

13. Allusion au cas Schreber étudié par Freud dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF.

14. C'est à révéler cette vérité que vise en réalité Stoczkowski : cette littérature a un versant malin, laisse-t-il entendre, mais en même temps, captivé par les fariboles qu'il rapporte, il conserve tout au long de son ouvrage, et à son corps défendant, un sourire amusé. Ce n'est qu'en fin de parcours qu'il présente l'antisémitisme délirant de René Charroux comme la justification a posteriori du sourcil froncé dont il prétend ne s'être jamais départi (Stoczkowski 1999 : 399).

15. Il est tentant de faire un autre rapprochement : le gouvernement qui cache au peuple l'existence d'un événement à portée transcendante, les soldats forçant les civils au silence par l'intimidation .../...

L'irrationalité n'est pas donc pas dans la faiblesse de la preuve (on a vu celle-ci à l'œuvre chez le météorologue Charles Moore et sa façon cavalière de traiter les faits relatifs aux trains de ballons dont il fut l'un des expérimentateurs), mais dans le sensationnalisme qui regroupe des faits qui sont objectivement dissemblables, de la même manière que notre pensée traditionnelle rapprochait la sorcière, le hibou et le crapaud parce qu'ils sont la source d'une frayeur comparable. C'est l'émotion seule qui parvient à masquer les contradictions que ces rapprochements font apparaître. Car après tout, si la vision d'Ézéchiël est bien celle d'une soucoupe transportant des créatures venues d'ailleurs, alors leurs véhicules devraient atterrir verticalement et n'ont que faire des longues pistes d'atterrissage qu'évoquent les lignes tracées au sol dans la plaine de Nazca...

Parti d'une réflexion relative à la nature de la rationalité, un parcours complexe me ramène ainsi aux théories énoncées aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sur l'origine des religions : l'expression de l'impuissance d'une créature apeurée, qui traversa victorieusement les millénaires, non pas triomphante comme on aimerait l'imaginer aujourd'hui, mais en réalité terrorisée tout au long de son périlleux périple. Mettant ceci une fois de plus au jour, l'anthropologie n'échappe pas au devoir que lui assigna il y a un siècle Edward Tylor, d'être la « science du réformateur » qui signale la superstition, la peur superstitieuse, en vue de son éradication.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : rationalité/*rationality* – Roswell – induction/*induction* – anthropologie des savoirs/*anthropology of knowledge*.

#### BIBLIOGRAPHIE

Althusser, Louis

1974 [1967] *Philosophie et philosophie spontanée des savants*. Paris, François Maspero.

Aristote

1949 *Analytiques Premiers*, in *Aristotle I*. Traduit par Harold Percy Cooke & Hugh Tredennick. London, Heinemann – Cambridge, Mass., Harvard University Press (« Loeb Classic Library »).

1960 *Topiques*, in *Aristotle II*. Traduit par Hugh Tredennick & Edward Seymour Forster. London, Heinemann – Cambridge, Mass., Harvard University Press (« Loeb Classic Library »).

Barber, Elizabeth Wayland

1999 *The Mummies of Ürümchi*. New York, W. W. Norton & Co.

Berkeley, George

1992 [1734] *De Motu and The Analyst*. A Modern Edition, with Introductions and Commentary. Edited and translated by Douglas M. Jesseph. Dordrecht (Pays-Bas), Kluwer Academic Publishers.

Carroll, Lewis

1966 [1897] *Logique sans peine*. Paris, Hermann.

(un thème dominant de la littérature ovniste relative à Roswell ; voir Randle & Schmitt 1994 : 13, 15, etc.), des cadavres qui disparaissent, voici après tout des motifs bien familiers. Les soldats ennemis du peuple ne sont-ils pas toujours peu ou prou les troupes d'occupation d'Hérode ?

Delbos, Geneviève & Paul Jorion

1984 *La transmission des savoirs*. Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme (« Ethnologie de la France »). [Voir le compte rendu de ce livre par Charles-Henry Pradelles de Latour dans *L'Homme*, 1985, 96 : 151-153.]

Haggarty, Rod

1993 *Fundamentals of Mathematical Analysis*. Wokingham, Addison-Wesley.

Hamelin, Octave

1985 [1905] *Le système d'Aristote*. Paris, Vrin.

Jorion, Paul

1980 Compte rendu de Gérard Simon, *Kepler astronome astrologue*, dans *L'Homme*, XX (1) : 127-128.

1990 « Physique contemporaine et pathologie de la langue », *La Revue du M.A.U.S.S.*, n. s., 8 : 137-141.

1991 « Typologie des savoirs et transmission informatique », in Denis Chevallier, ed., *Savoir faire et pouvoir transmettre*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme : 169-187.

1992 « Le prix comme proportion chez Aristote », *La Revue du M.A.U.S.S.*, n. s., 15-16 : 100-110.

1996 « La linguistique d'Aristote », in Vincent Rialle & Denis Fisette, eds., *Penser l'esprit. Des sciences de la cognition à une philosophie cognitive*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble : 261- 287.

1999a « Le secret de la chambre chinoise », *L'Homme* 150 : 177-202.

1999b « What do mathematicians teach us about the world? An anthropological perspective », *Dialectical Anthropology* 24 (1) : 45-98.

Kneale, William C. & Martha Kneale

1986 [1962] *The Development of Logic*. Oxford, Clarendon Press.

Kojève, Alexandre

1972 *Esquisse d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*. II : *Platon – Aristote*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Idées »).

Lochak, Georges

1988 « La géométrisation de la physique », in *Logos et théorie des catastrophes. À partir de l'œuvre de René Thom*. Genève, Patino, 187-197.

MacKinnon, Edward E.

1982 *Scientific Explanation and Atomic Physics*. Chicago, The Chicago University Press.

Müller, F. Max

1900 [1871] « On the Philosophy of Mythology », in *Chips from a German Workshop*. IV : *Essays on Mythology and Folk-Lore*. London, Longmans, Green & Co.

Nietzsche, Friedrich

1997 [1873-1876] *Untimely Meditations*. Cambridge, Cambridge University Press.

Randle, Kevin D. & Donald R. Schmitt

1994 *The Truth about the UFO Crash at Roswell*. New York, Avon Books.

Safranski, Rüdiger

1998 *Martin Heidegger. Between Good and Evil*. Translated by Ewald Osers. Cambridge, Mass., Harvard University Press. [Éd. orig. : *Ein Meister aus Deutschland : Heidegger und seine Zeit*, Frankfurt am Main, Fischer-Taschenbuch Verlag, 1994.]

Simon, Gérard

1979 *Kepler astronome astrologue*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »).

Szabo, Árpád

1977 [1969] *Les débuts des mathématiques grecques*. Traduit de l'allemand par Michel Federspiel. Paris, Vrin.